

STUDIO CANAL

www.studiocanal-distribution.com

LE CERCLE NOIR POUR **ELLE ET TOI** PHOTOS : DOMINIQUE LE STRAT

DIALOGUE AVEC MON JARDINIER



Dialogue
avec
MON
JARDINIER

Louis BECKER présente

Daniel
AUTEUIL

Jean-Pierre
DARROUSSIN

Dialogue
avec
MON
JARDINIER

le nouveau film de
Jean BECKER

Distribution : STUDIOCANAL
1, place du Spectacle
92863 Issy-les-Moulineaux cedex 9
Tél. : 01 71 35 11 03
Fax : 01 71 35 11 88

Presse : MOTEUR !
Dominique Segall
François Rœlants et Grégory Malheiro
20, rue de la Trémoille - 75008 Paris
Tél. : 01 42 56 95 95
Fax : 01 42 56 03 05

durée : 1h45

Sortie le 6 juin 2007



synopsis

Ayant acquis une honnête réputation de peintre parisien, un quinquagénaire fait retour aux sources et revient dans le centre de la France profonde prendre possession de la maison de sa jeunesse. Autour de la bâtisse s'étend un assez grand terrain qu'il n'aura ni le goût ni le talent d'entretenir. Aussi fait-il appel à candidature, par voie d'annonce locale. Le premier candidat (qui sera le bon) est un ancien complice de la communale, perdu de vue et ainsi miraculeusement retrouvé. Il sera le JARDINIER.

Le côtoyant au long des jours le PEINTRE découvre par touches impressionnistes un homme qui d'abord l'intrigue puis l'émerveille par la franchise et la simplicité de son regard sur le monde. Sa vie est jalonnée de repères simples. Bonheur sans éclat. Aucune aigreur, nulle jalousie chez le jardinier. Et ses héros sont toujours des gens modestes. Son système de valeurs passe par un unique critère qui, consciemment ou non, lui tient lieu d'étalon pour juger des choses et des gens :

le bon sens. L'art lui-même que pratique son ami ne trouve grâce à ses yeux qu'après des heures d'observation discrète... Ainsi ils poursuivent une sorte d'adolescence tardive et fraternelle, qui mêle tout ensemble leurs familles, leurs savoirs, les carottes, les citrouilles, la vie, la mort, le voyage en avion, les groseilliers, les goûts et les couleurs. Et de tout revoir avec les yeux de l'autre, chacun renouvelle le spectacle du monde.

Sans tapage, ils nous invitent dans leur découverte du quotidien à «partager», autre sésame du jardinier qui fait pousser pour offrir, comme le peintre peint pour montrer.

Henri Cueco, peintre lui-même et chroniqueur radio sensible à la vie des humbles nous offre là une histoire d'amitié attachante et simple comme une histoire d'amour.





Entretien avec Jean Becker

Qu'est-ce qui, en lisant le livre d'Henri Cueco, vous a donné envie d'en faire un film ?

J'ai tout de suite été frappé par la façon qu'avait le jardinier de parler, de s'exprimer, par des réflexions très particulières. C'est d'ailleurs sûrement ce qui avait frappé Cueco quand il avait rencontré cet homme et qui lui avait donné l'envie d'écrire le livre - pour qu'il en reste une trace. Ce jardinier est un être singulier, assez exceptionnel. Il a une vue sur les choses de la vie tout à fait spontanée et naïve, et pourtant juste et profonde. Ce n'est pas Monsieur Tout Le Monde. Ses dialogues, tels que les a restitués Cueco, sont formidables d'étrangeté et de bon sens à la fois.

Quelle était la principale difficulté de l'adaptation ?

Il fallait quasiment inventer de toutes pièces le personnage du peintre qui, dans le livre, n'existe que pour renvoyer la balle au jardinier. J'ai commencé à écrire le scénario tout seul et puis, assez vite, j'ai ressenti le besoin de me faire aider par quelqu'un. Et j'ai tout naturellement pensé à Jean Cosmos parce qu'on s'était très bien entendus lorsqu'on a travaillé ensemble sur l'adaptation



d'EFFROYABLES JARDINS, mais aussi parce que sa fille est peintre et qu'elle l'a sûrement bien aidé pour développer ce personnage. Il fallait trouver le juste équilibre entre les deux, ne pas affaiblir le jardinier tout en donnant assez de vie et de consistance au peintre.

Vous n'avez pas demandé à Henri Cueco de travailler à l'adaptation ?

Non, pas plus que je n'ai utilisé ses dessins ou ses peintures. C'est, je crois, pour mieux m'approprier le sujet. Je n'avais pas non plus demandé à Michel Quint de participer à l'adaptation d'EFFROYABLES JARDINS. Il n'y avait qu'avec Sébastien Japrisot où ça ne me gênait pas qu'il travaille sur ses adaptations, on se connaissait tellement bien... Et si Cueco est crédité au générique pour les dialogues, c'est parce qu'on a utilisé beaucoup de dialogues du livre tels quels. De la même manière qu'on a gardé par exemple tel quel le personnage de la femme du jardinier. Après

avoir travaillé avec Jean Cosmos, j'ai aussi fait appel à mon copain Jacques Monnet et également, pour un dernier petit coup de pouce, sans même le créditer, à François D'Epenoux qui a écrit «Deux jours à tuer» dont est tiré mon prochain film. Je ne refuse aucune bonne volonté. Ce qui m'importe, comme toujours, c'est de mettre tous les atouts de mon côté pour que le scénario soit le mieux possible !

Connaissant votre complicité avec Jacques Villeret, on se dit que vous aviez dû penser à lui à la lecture du livre pour le rôle du jardinier...

En effet, c'est même pour lui que j'ai commencé à écrire le scénario. J'avais

presque fini la toute première version lorsqu'il est mort. J'ai failli abandonner, et puis j'aimais vraiment trop ce jardinier. J'ai alors cherché qui pouvait aussi dégager cette espèce de gentillesse, de naïveté qu'avait Jacques. J'ai toujours trouvé que Jean-Pierre Darroussin, avec un physique très différent, avait quelque chose de la même nature. Lorsque j'avais vu UN AIR DÉ FAMILLE, j'avais été frappé par cette manière qu'il avait d'observer les autres, avec un regard bienveillant... Je lui ai fait lire le scénario sans lui cacher qu'il avait été commencé pour Jacques et il a accepté tout de suite. Notre travail a ensuite été très différent de ce qu'il aurait été avec Jacques. Ne serait-ce que parce qu'on ne se connaissait pas mais il a donné au personnage un naturel, une simplicité et une vraie profondeur.

Qu'est-ce qui vous a donné envie de confier le rôle du peintre à Daniel Auteuil ?

Une sorte d'intuition. J'aimais bien l'idée de le retrouver dans une histoire très simple et je savais qu'interprété par lui, ce personnage de clown blanc qu'est le peintre prendrait aussi toute sa profondeur. La grande qualité de Daniel, c'est d'avoir une parfaite compréhension d'une situation. Il pige tout de suite. Un clin d'œil, un regard, et il a compris. C'est un acteur d'une sobriété remarquable et qui trouve toujours le ton juste.

En quoi diriez-vous qu'ils se complètent bien ?

Ils sont à la fois très proches et très différents mais c'est vrai qu'ils se complètent très bien ! Chacun, à sa manière, sait faire passer de l'émotion. Il y a chez eux la même subtilité, la même simplicité, la même évidence. En plus, Jean-Pierre et Daniel qui étaient, je crois, sincèrement heureux de travailler ensemble pour la première fois, ont tout de suite établi



entre eux une vraie complicité qui a nourri les rapports de leurs personnages. Cela se voit dans les regards, dans la manière qu'ils ont de s'écouter l'un l'autre... Franchement, je ne pouvais pas rêver meilleur duo. Ils sont allés au-delà de mes espérances.

Comment définiriez-vous vos principes de mise en scène dans DIALOGUE AVEC MON JARDINIER ?

Ils sont simples. Je filme à deux caméras et avec plusieurs valeurs de plan : gros plans, plans moyens, plans larges. À la fois pour avoir le maximum de possibilités au montage et parce que dans un film comme celui-ci, la mise en scène ne doit pas, à mon sens, se faire remarquer. On doit juste regarder les personnages, être avec eux, près d'eux.

L'ÉTÉ MEURTRIER, LES ENFANTS DU MARAIS, EFFROYABLES JARDINS, DIALOGUE AVEC MON JARDINIER... Il y a dans vos films comme une nostalgie de la vie à la campagne alors que vous n'êtes pas un enfant de la campagne...

Un petit peu quand même. Et ça ressort maintenant... En effet, quand la guerre a éclaté et que mon père a été fait prisonnier, on est partis vivre à la campagne. J'avais 7 ans, j'étais dans une ferme et je vivais comme les fils des gens qui nous hébergeaient. Puis, mon père est revenu de captivité et il a tourné GOUPIL MAINS ROUGES. Une histoire qui se passait dans un univers de paysans. On est allés habiter alors à Saint Léonard des Bois, encore à la campagne ! Et pendant la première partie de ma carrière, j'ai occulté ces souvenirs, ces réminiscences de la province. Je crois que c'est de travailler sur L'ÉTÉ

MEURTRIER avec Sébastien Japrisot qui m'a redonné goût à ça. Je me suis dit : «Je me sens bien là-dedans, à raconter des histoires avec des gens simples et authentiques». Et aujourd'hui, c'est comme si c'était important pour moi de renouer avec mes souvenirs d'enfance...



Filmographie

- | | | |
|-------------|---|---|
| <i>2007</i> | DEUX JOURS À TUER (en tournage - sortie avril 2008)
D'après le roman éponyme de François D'Epenoux | |
| <i>2006</i> | DIALOGUE AVEC MON JARDINIER (sortie le 6 juin 2007)
D'après le roman éponyme de Henri Cueco | |
| <i>2003</i> | EFFROYABLES JARDINS
D'après le roman éponyme de Michel Quint | <i>1967</i> TENDRE VOYOU |
| <i>2000</i> | UN CRIME AU PARADIS
D'après le scénario original de Sacha Guitry | <i>1965</i> PAS DE CAVIAR POUR TANTE OLGA |
| <i>1998</i> | LES ENFANTS DU MARAIS
D'après le roman éponyme de Georges Montforez | <i>1964</i> ÉCHAPPEMENT LIBRE |
| <i>1995</i> | ELISA
César de la Meilleure Musique | <i>1961</i> UN NOMMÉ LA ROCCA |
| <i>1983</i> | L'ÉTÉ MEURTRIER
César de la Meilleure Actrice pour Isabelle Adjani,
de la Meilleure Actrice dans un Second Rôle pour Suzanne Flon
et du Meilleur Montage | |





Entretien avec Daniel Auteuil

Connaissiez-vous Jean Becker avant DIALOGUE AVEC MON JARDINIER ?

Non. J'avais une tendresse particulière pour ses premiers films avec Belmondo : UN NÔMÉ LA ROCCA, ÉCHAPPEMENT LIBRE, TENDRE VOYOU... Mais on ne s'était jamais rencontrés. J'ai donc été surpris de recevoir le scénario de DIALOGUE AVEC MON JARDINIER. À la lecture, j'ai été immédiatement touché par le personnage du jardinier. En fait, ce qui m'a décidé, c'est l'envie d'être copain avec ce jardinier ! Je trouvais le récit à la fois simple, émouvant, et complètement décalé par rapport à l'époque, par rapport à ce qui peut se faire en cinéma. C'était un projet atypique, un scénario gonflé, ambitieux. D'une certaine façon, il y avait,

en plus de l'importance de la nature dans cette histoire, quelque chose d'harmonieux, d'apaisé, comme le récit d'une réconciliation, qui me faisait penser au film des frères Larrieu, PEINDRE OU FAIRE L'AMOUR.

N'avez-vous pas eu envie de jouer le jardinier ?

C'est vrai qu'à la lecture, c'était le beau rôle. Mais je savais que c'était Jean-Pierre qui allait le jouer et je trouvais que c'était une bonne idée ! Et puis, les rôles de clown blanc, c'est justement intéressant à travailler, parce que pas évidents. Enfin, j'avais quand même plus de facilités à me projeter dans le personnage du peintre que dans celui du jardinier. Sa vie, ses interrogations, ses relations amoureuses,



ses maladresses avec sa fille, plein de choses me parlaient... Jusqu'à cette espèce de fantasme d'aller s'installer à la campagne - ou à la mer - ce que j'adorerais faire mais mon métier, contrairement au peintre, m'oblige à rester en permanence en contact avec les autres.

En quoi vous complétez-vous avec Jean-Pierre Darroussin ?

Je ne sais pas si on se complète, je pense qu'on est assez pareils. On est deux calmes, on est plutôt réservés, on sait où est notre place et ce qu'il faut faire pour que l'histoire des deux se raconte bien. Si on se complète, c'est qu'on est tous les deux dans la composition et qu'on a su établir une relation de travail, une complicité qui fait que le jeu de l'un répond au jeu de l'autre, que les choses s'emboîtent naturellement...

Qu'est-ce qui était pour vous le plus difficile dans ce film ? Apprendre le texte ? Trouver le ton ?

Tout ça à la fois. Et surtout rendre vivant les récits qu'on se fait l'un à l'autre. Il y a dans ce film quelque chose de très simple, de très fluide - cela tient aussi à l'environnement, à la nature, à la lumière - et, en même temps, une vraie construction intellectuelle, qui repose entièrement sur les dialogues, comme le titre du film l'indique. Et ça, ce n'est pas forcément évident. On a tourné six semaines quasiment dans les mêmes décors et la difficulté, pour notre imaginaire, c'était justement de se ressourcer, de se réinventer tous les jours. Heureusement, il y avait des scènes miraculeuses...

Lesquelles par exemple ?

Je pense aux scènes d'émotion. Quand se pose pour lui le rapport à sa maladie, et quand, moi, j'ai mes soucis. Les scènes où je commence à être plus généreux, plus adulte... Les scènes dans le jardin quand il est

malade... La scène de pêche, c'était vraiment miraculeux. On est arrivés sur ce lac à 7h du matin, on a posé notre cul sur cette barque et on est restés jusqu'à 8h du soir, sans jamais en descendre, même pour aller pisser ! On ne s'est rendus compte de rien. C'était, pour nous deux, et pour notre relation, un moment vraiment particulier... Très vite aussi, sur le tournage, j'ai senti Jean-Pierre habité. Il est comme un diesel : il faut qu'il chauffe un peu d'abord mais alors, une fois qu'il est chauffé, il est incroyable... Ce n'était pas évident parce qu'il fallait à la fois ce côté populaire, un peu simple, et en même temps, ce jardinier est un philosophe. C'est un rôle balaise.

Le vôtre n'est pas mal non plus. Parce qu'il vous faut être en retrait, à l'écoute et, en même temps, donner chair à ce peintre pour qu'il existe face au jardinier, et pour que leurs échanges aient de la force, de la vie...

Pour la qualité d'écoute, il suffit de bien comprendre l'enjeu mystérieux, souterrain, de la

situation. À partir du moment où on trouve bien le sens d'une scène, les regards, les gestes, les attitudes viennent presque sans qu'on y pense... Et puis surtout, cela repose aussi sur le partenaire. C'est là qu'on retrouve la complémentarité avec Jean-Pierre dont on parlait tout à l'heure. On était très ensemble. On se reconfortait, on s'entraînait, on jouait ensemble. Être à l'écoute, c'était d'autant plus facile que - je ne peux pas le dire autrement - j'avais confiance en cet acteur. J'avais envie de me laisser surprendre - et je n'ai pas été déçu ! Jean-Pierre a fait une composition tellement sensible, tellement subtile...

Vous, pour entrer dans le personnage du peintre, vous êtes-vous entraîné à peindre ?

J'avais quelques pressions mais... j'ai un peu frimé ! J'ai dit «j'ai préparé Van Gogh pendant dix mois avec Pialat, je peux faire un peintre d'aujourd'hui !». En plus, sur le tournage, le peintre dont on a utilisé les tableaux était là, mais bon, ce n'est pas toujours évident de peindre et de parler en même temps !



Qu'est-ce qui vous touche le plus chez le peintre ?

Je crois que ce qui me touche le plus - et à l'époque, mon père était encore là - c'est cet adulte qui va dans la maison de ses parents, la maison de son enfance et qui n'est, malgré tout, pas très loin du petit garçon qu'il était. Un vieil enfant ! J'aime beaucoup cette idée qu'il découvre les secrets de ses parents, qu'il réalise que son père aussi était doué pour la peinture mais qu'il n'a pas suivi son désir pour reprendre la pharmacie de ses parents. Ce qui nous touche, c'est comment on vit les rêves sacrifiés de ses parents, comment on est toujours rattrapé par son enfance... Ce rapport à l'enfance est quelque chose qui m'émeut toujours - presque plus que ce que les gens font de leur vie. L'autre chose qui m'a touché chez le peintre - je peux en parler librement puisque je ne suis pas créateur, et c'est un sujet qui m'a toujours interpellé - c'est son interrogation sur la différence qu'il y a entre le génie et le talent. Ce peintre, il a du talent mais il n'a pas de génie. Il le sait. Et quand on est un créateur - parce qu'il l'est quand

même - il faut beaucoup d'humilité pour accepter ça... Enfin, il y a aussi ce rapport au jardin. C'est quelque chose qui me plaît. D'autant que, pour moi, il y a toujours sur les jardins le fantôme d'Ugolin et de ses œilletons qui flotte... Je suis incapable de m'occuper d'un jardin, mais j'y accorde beaucoup d'importance. Chez moi, en Corse, j'ai un beau jardin - dans lequel ma mère a laissé sa marque en y faisant pousser beaucoup de plantes qui vont grandir maintenant qu'elle n'est plus là. Et comme le personnage du film, j'ai de beaux dialogues avec... mon pépiniériste !

Pourriez-vous faire votre cette phrase du peintre lorsqu'il dit que «devant un tableau, il n'y a rien à expliquer, il faut juste ressentir» ?

Oui et non. Je me souviens quand j'avais 17, 18 ans au Théâtre du Chêne noir à Avignon, il y avait un peintre qui faisait les décors et on parlait d'art contemporain. J'avais ce complexe d'inculture et je lui disais «je ne comprends pas». Et il me répondait,

«il n'y a rien à comprendre, il faut ressentir». C'est vrai, mais en même temps, j'ai eu la chance de visiter les Offices à Florence avec le conservateur qui m'a expliqué des tas de choses. J'ai pu voir la différence. Je trouve que c'est encore plus beau de savoir. Lorsqu'on a des clés, l'émotion est encore plus forte.

Comment expliquez-vous que le peintre soit touché à ce point par le jardinier ?

Il est touché par cette intelligence qu'il a de la vie, par cette espèce de philosophie naturelle, par la simplicité de sa vie et par sa pureté. C'est presque une œuvre d'art, la vie de ce type. Cet ancien cheminot, avec ses rêves de jardin, avec sa femme, cet amour, ce respect... Sans doute il n'aurait pas eu envie de vivre cette vie-là, le peintre, mais il ne peut s'empêcher, dans sa banalité, de la trouver exemplaire. Il y a une force, une authenticité dans cette rigueur, dans ce parcours si droit...

Avez-vous ressenti le besoin, pendant la préparation ou le tournage, de revenir au livre de Henri Cuecco ?

Non. Là, le scénario me suffisait, d'autant que Jean m'avait dit que le personnage du peintre avait été très développé par rapport au livre. Mais je n'en fais pas une question de principe parce que, par exemple, sur QUELQUES JOURS AVEC MOI de Sautet, j'ai lu et relu le roman de Jean-François Josselin qui en était pourtant très loin. Pareil sur LE DEUXIÈME SOUFFLE que je viens de tourner avec Alain Corneau. C'est sur le livre de José Giovanni que j'ai travaillé. J'ai dû le lire au moins quinze fois ! Il n'y a pas de règle. Là, sur DIALOGUE AVEC MON JARDINIER, c'était surtout sur la rencontre, sur les dialogues justement, qu'il fallait travailler.

Comment définiriez-vous Jean Becker sur un plateau ?

Contrairement aux apparences, ce n'est pas un mec facile ! Au fond, sous son air bonhomme et patelin, il a un moteur d'anxiété qu'il arrive assez bien à propager autour de lui !

C'est quelqu'un qui sait parfaitement ce qu'il veut et qui le veut vite. Il est à la fois brusque, impatient et tendre. Sa façon de travailler passe moins par les mots que par une mise en scène, une mise en place de la situation, une tension qu'il crée et qui vous oblige à aller au cœur de la scène, de donner le maximum... De filmer à deux caméras, ça augmente la tension, ça nécessite une concentration de chaque instant mais en même temps ça renforce les liens avec le partenaire : on est comme deux trapézistes accomplissant le même numéro et dépendant chacun l'un de l'autre... Mais il m'a épaté, Jean, parce qu'il nous a amenés à faire ce qu'il voulait, lui. Il a un vrai point de vue. C'est un véritable auteur. Et il est si à l'aise dans cet univers-là alors que c'est un vrai citadin. Il y a un campagnard contrarié en lui ! On en a un peu bavé au début, il n'a pas hésité à nous déstabiliser mais ça nous a soudés davantage, Jean-Pierre et moi. C'est aussi, je pense, qu'il n'était pas en situation de confort. Il était face à deux acteurs qu'il ne connaissait pas, avec lesquels

il travaillait pour la première fois... Cela a beau être un film apaisé, ce n'était pas de tout repos de le faire ! Je suis toujours frappé - mais là, plus que d'habitude encore - par cette contradiction entre la douceur de l'environnement et de l'histoire, et la tension des acteurs qui ne se voit pas, par cette opposition entre ce qu'on ressent, nous, et ce qu'on fait ressentir aux autres. Entre ces tensions qui nous habitaient et cette harmonie, cette élégance, cette émotion qui existent à l'écran...





Filmographie

- | | | | |
|------|--|------|---|
| 2007 | DIALOGUE AVEC MON JARDINIER
de Jean Becker
RMR 73 de Olivier Marchal
LE DEUXIÈME SOUFFLE de Alain Corneau | 2002 | RENCONTRE AVEC LE DRAGON
de Hélène Angel
APRÈS VOUS... de Pierre Salvadori |
| 2006 | L'INVITÉ de Laurent Bouhnik
MON MEILLEUR AMI de Patrice Leconte | 2001 | PETITES COUPURES de Pascal Bonitzer
L'ADVERSAIRE de Nicole Garcia |
| 2005 | NAPOLÉON (ET MOI) de Paolo Virzi
LA DOUBLURE de Francis Veber
L'ENTENTE CORDIALE de Vincent de Brus | 2000 | LA FOLIE DES HOMMES de Renzo Martinelli
LE PLACARD de Francis Veber |
| 2004 | PEINDRE OU FAIRE L'AMOUR
de Arnaud et Jean-Marie Larrieu
L'UN RESTE, L'AUTRE PART de Claude Berri
CACHÉ de Michaël Haneke
36, QUAI DES ORFÈVRES de Olivier Marchal | 1999 | LA VEUVE DE SAINT-PIERRE de Patrice Leconte
SADE de Benoît Jacquot |
| 2003 | NOS AMIS LES FLICS de Bob Swaim
LE PRIX DU DÉSIR de Roberto Ando | 1998 | LA FILLE SUR LE PONT de Patrice Leconte
César du Meilleur Acteur
MAUVAISE PASSE de Michel Blanc |
| | | 1997 | THE LOST SON de Chris Menges
LE BOSSU de Philippe de Broca |
| | | 1996 | LUCIE AUBRAC de Claude Berri |



1995 PEREIRA de Roberto Faenza
PASSAGE À L'ACTE de Francis Girod
LES VOLEURS de André Téchiné
LE HUITIÈME JOUR de Jaco Van Dormael
Prix d'Interprétation Masculine au Festival de Cannes

1994 LA SÉPARATION de Christian Vincent
UNE FEMME FRANÇAISE de Régis Wargnier

1993 LA REINE MARGOT de Patrice Chéreau

1992 MA SAISON PRÉFÉRÉE de André Téchiné
UN CŒUR EN HIVER de Claude Sautet

1991 MA VIE EST UN ENFER de Josiane Balasko

1989 LACENAIRE de Francis Girod

1988 ROMUALD ET JULIETTE de Coline Serreau

1987 QUELQUES JOURS AVEC MOI de Claude Sautet

1986 LE PALTOQUET de Michel Deville

1985 L'AMOUR EN DOUCE de Edouard Molinaro
MANON DES SOURCES de Claude Berri
JEAN DE FLORETTE de Claude Berri
César du Meilleur Acteur

1984 L'ARBALÈTE de Sergio Gobbi

1983 P'TIT CON de Gérard Lauzier
LES FAUVES de Jean-Louis Daniel
PALACE de Edouard Molinaro

1982 QUE LES GROS SALAIRES LÈVENT LE DOIGT
de Denys Granier-Deferre
L'INDIC de Serge Leroy

1981 LES HOMMES PRÉFÈRENT LES GROSSES
de Jean-Marie Poiré
LES SOUS-DOUÉS EN VACANCES
de Claude Zidi
T'EMPÊCHES TOUT LE MONDE DE DORMIR
de Gérard Lauzier
POUR CENT BRIQUES T'AS PLUS RIEN
de Edouard Molinaro

1980 LES SOUS-DOUÉS de Claude Zidi
LA BANQUIÈRE de Francis Girod
CLARA ET LES CHIÈS TYPES
de Jacques Monnet

1979 À NOUS DEUX de Claude Lelouch
BÊTE MAIS DISCIPLINÉ de Claude Zidi

1978 LES HÉROS N'ONT PAS FROID AUX OREILLES
de Charles Nemes

1977 MONSIEUR PAPA de Philippe Monnier

1976 LA NUIT DE SAINT-GERMAIN DES PRÉS
de Bob Swaim
L'AMOUR VIOLÉ de Yannick Bellon

1975 ATTENTION LES YEUX de Gérard Pirès

1974 L'AGRESSION de Gérard Pirès



Entretien avec Jean-Pierre Darrousin

Vous souvenez-vous de votre première rencontre avec Daniel Auteuil ?

C'était justement pour DIALOGUE AVEC MON JARDINIER, Jean Becker nous avait invités à manger tous les deux. Avant ça, on s'était vaguement croisés une fois dans les couloirs du Fouquet's et on s'était salués poliment. Autant dire qu'on ne se connaissait pas du tout. De travailler avec lui, surtout sur cette histoire-là qui se concentre autour de deux personnages, c'est bien évidemment ce qui m'a attiré dans ce projet. Mais pas seulement. J'ai trouvé que c'était assez gonflé de faire un film comme ça, aussi minimaliste, juste sur la rencontre de deux personnes et sur leurs échanges. Et puis, ce jardinier, c'est un personnage qui m'attirait. Il me faisait penser à mon père.

De quelle manière ?

Sa manière de parler, c'était mon père ! Toutes ses expressions populaires, à la fois un peu surannées et très imagées, ce langage vraiment typique de gens qui sont restés attachés à la terre, qui vivent dans cette éducation-là, dans cette authenticité-là, éveillaient un écho chez moi... Mon père était étameur mais il était issu d'un milieu paysan. Comme le jardinier du film, il savait tout faire.

Que Jean Becker ait d'abord pensé à Jacques Villeret pour interpréter le jardinier ne vous a pas fait hésiter ?

Non. Parce que je sentais bien le personnage, parce que je voyais bien comment moi, je pourrai le jouer. Et puis, ce qu'il me proposait,



c'était le jardinier, pas Jacques Villeret. En même temps, il a bien fallu une semaine à Jean pour réaliser que ce n'était pas avec Villeret qu'il travaillait mais avec moi ! Cette première semaine a été assez difficile pour tout le monde. Je pense que Jean était angoissé, il se demandait sans doute ce qu'allait donner ce film où tout reposait sur les dialogues entre deux personnages. Il était brusque, un peu colérique. Cela nous a déstabilisés, Daniel et moi. Mais comme on s'est très bien entendus tout de suite, on s'est serrés les coudes, on a travaillé ensemble sur le texte... Parce qu'il y avait quand même beaucoup de texte à apprendre, à moudre...

C'est ce que vous appréhendiez le plus, le texte ?

Oui. Et donc la mémoire ! C'est presque un texte de théâtre. C'est un dialogue très écrit, avec un vocabulaire très précis, et il n'est pas question d'en changer une virgule - même si je me suis quelques fois amusé à rajouter quelques images ou quelques expressions de mon cru ! Au théâtre, lorsqu'on joue le texte,

on l'a déjà répété cent fois ! On a eu le temps d'en saisir les nuances, d'en explorer les détours. Là, c'était comme si on ne pouvait pas dépasser le stade des premières répétitions au théâtre. Il fallait franchir ce double obstacle des mots à retenir et des situations à explorer. Il fallait assimiler le texte de façon à ce qu'il soit simplement parlé, et surtout pas joué...

Avez-vous ressenti le besoin à un moment de vous reporter au livre de Cueco ?

Non. Je déteste faire ça. Ce que j'ai à jouer n'est pas le livre mais le scénario. Le livre, c'est une autre vision, c'est parfois un autre point de vue. Dans le dossier de presse de mon film, LE PRESENTIMENT, j'avais utilisé une phrase de Jacques Becker où il dit que lorsqu'on fait l'adaptation d'un roman, à force de l'aimer, à force de le travailler, on finit par oublier que c'est quelqu'un d'autre qui l'a écrit ! On se l'est tellement approprié que c'est finalement une autre œuvre. Seul l'adaptateur peut savoir

encore d'où elle vient, mais quand on est acteur, on n'a pas à savoir d'où ça vient. Il m'est arrivé en revanche de lire bien longtemps après un film le livre qui l'a inspiré. Mais là, il n'y a plus d'enjeu...

Qu'est-ce qui vous touche le plus chez le jardinier ?

C'est un personnage qui ne triche pas, qui est en prise directe avec le réel, qui a trouvé du sens à sa vie - ce que recherche justement le personnage du peintre qui, lui, est dans un désert affectif. Le jardinier sait que le sillon qu'il a tracé est droit. Il peut se regarder dans la glace. Il a toujours été honnête, loyal, il n'a fait de mal à personne. C'est un être profondément moral. Il a servi sa vie, et à partir du moment où il a servi sa vie, sa vie a servi à quelque chose. C'est ça qui est touchant humainement - et profondément exemplaire. Cette histoire, finalement, c'est l'histoire de la disparition d'un juste. C'est ce qui fait qu'on est bouleversé à la fin du film, parce que les gens comme lui

sont rares. Je l'aime bien ce personnage, avec son allure, ses chaussures, ses pantalons, sa mobylette... J'aimais bien me déguiser en lui.

En quoi vous complétez-vous avec Daniel Auteuil ?

J'ai la sensation qu'on a à peu près la même approche du métier, qu'on est à peu près de la même famille d'acteurs. On est assez timides et réservés. On est respectueux de notre travail et du personnage à faire vivre. On est avant tout des caméléons, des éponges de différents archétypes d'humanité qu'on peut croiser dans la vie. Et puis aussi, il y a une fragilité, une vulnérabilité... Et un petit côté comme ça, expérimental. Le souci d'être dans la recherche, d'avancer sans que les choses soient acquises. Je me retrouve assez quand je le vois travailler.

Et comme partenaire, quel est son principal atout ?

Sa simplicité et sa droiture. Son intelligence du réel enjeu de la rencontre. La capacité qu'il a de savoir mettre en espace cette chose indicible et palpable, mystérieuse et intime, qui se noue entre ces deux personnages.



Son aptitude à comprendre tout de suite quel est l'objet de la scène sans avoir besoin de se disperser dans des états d'âme sur le fait d'y arriver ou pas. Le fait de savoir que simplement en disant le texte et en écoutant son partenaire, il commence à se passer quelque chose - c'est ce que j'appelle la simplicité et la droiture. Le fait aussi de ne pas faire peser sa vulnérabilité sur les autres, ne pas user l'énergie des autres avec ses propres angoisses - c'est extrêmement appréciable et... pas si courant que ça.

Et Jean Becker, comment le définiriez-vous sur le tournage ?

C'est une force de la nature. C'est son énergie qui circule sur le plateau. Ses emballements, ses doutes, ses angoisses, son exigence, sa volonté... Tout ça est exposé, mis à nu. C'est un spectateur presque enfantin : on sent immédiatement sa jouissance ou sa déception. Il ne travestit pas du tout ce qu'il pense, il ne se cache pas derrière des faux-semblants. Il est direct. Pas étonnant

qu'il ait fait de la boxe. Il prend des coups, il en redonne. Il y a un vrai échange. En fait, le tournage ressemblait un peu à une partie de tennis où, avec Dahiel, on formait une entité à tous les deux et c'était cette personne-là, faite de nous deux, qui jouait avec lui en face. Avec des coups réussis, des coups ratés... Il y avait un plaisir, une jubilation à jouer ce jeu-là. Il y avait quelque chose d'enfantin dans cette énergie. C'était vraiment comme de s'abandonner dans le jeu, de se prendre pour des cow-boys et des Indiens et d'y aller ! Là où il a réussi son truc, Jean, et c'est ce que j'aime beaucoup au cinéma, c'est que le film a su capter l'espace qui existe entre ces deux personnes, la vibration qu'il y a entre le peintre et le jardinier. On n'est pas dans la performance de chaque acteur, on est vraiment dans ce qu'il y a entre eux.

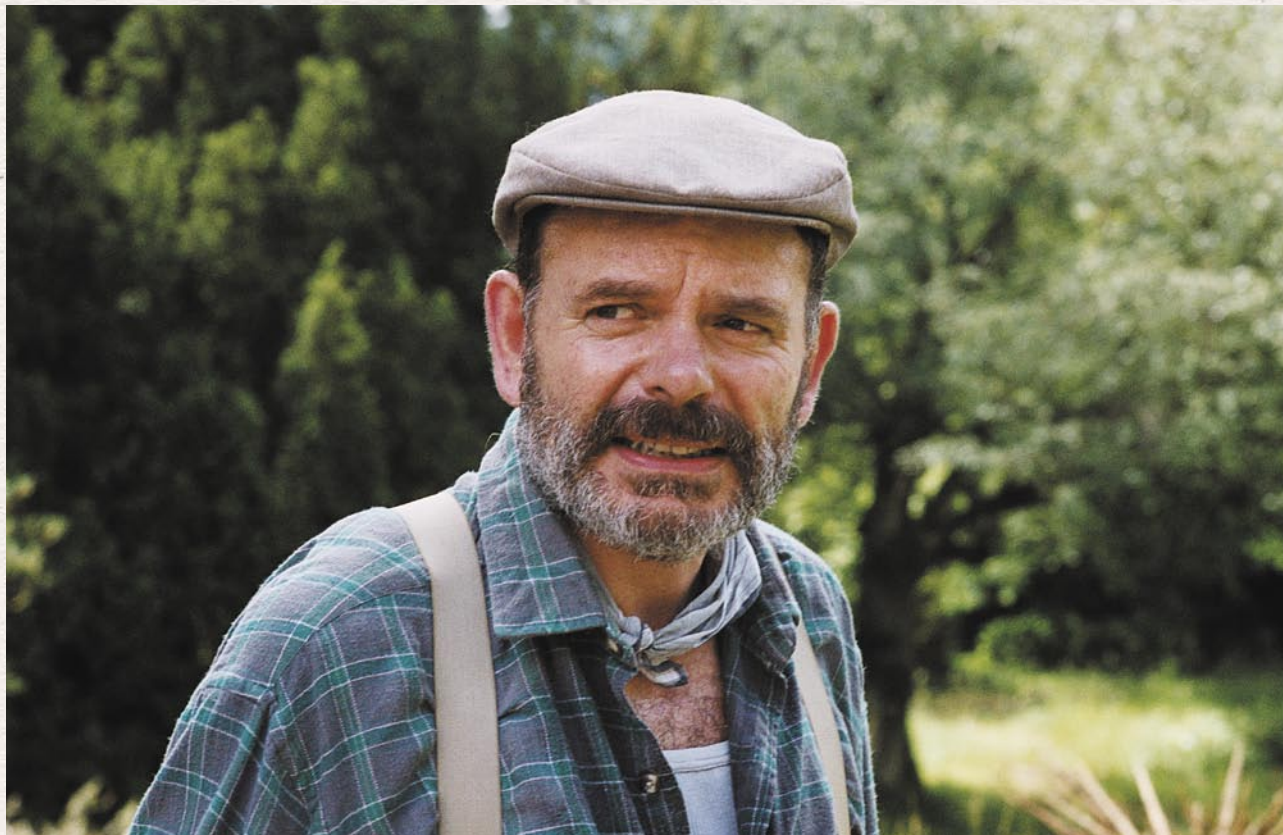
Qu'est-ce qui, selon vous, touche Jean Becker dans la rencontre de ce peintre avec son jardinier ?

Il a rencontré beaucoup de gens, c'est quelqu'un de très poreux, de très sensible, il est aux aguets... Quand son père fait LE TROU, ce sont des corps qui vivent. Il cherche à filmer ce mystère-là : pourquoi les gens se mélangent dans la vie. Le sujet, ici, c'est ça aussi. Pourquoi ces deux types se découvrent tout à coup une complicité ? Pourquoi un artiste intellectuel, parisien, esthète est touché soudain par cet homme simple ? Justement parce que quelque chose résonne en lui. Jean qui est très nostalgique, qui est très imprégné du cinéma de son père, par les gens qu'il a rencontrés à cette époque-là cherche à comprendre ce qu'il y avait de plus vrai dans cette société qui n'était pas basée sur la consommation, pourquoi les gens étaient plus dans le travail que dans l'argent, pourquoi ils étaient plus dans le souci de servir leurs vies que dans l'attente que leurs vies ne les servent... Jean est exactement au carrefour

de ces générations. Il a vécu dans son époque mais avec ce sentiment de tout ce qu'on a perdu à cause de ces impératifs de performance, de représentation, de reconnaissance... C'est un thème universel, les anciens et les modernes. Il y a même quelque chose de tchékoviène là-dedans, dans cette interrogation sur comment meurt l'ancien monde...

Aujourd'hui, avec le recul, quelles sont vos scènes préférées ?

La scène où le peintre fume un pétard et que le jardinier le regarde... La scène où je mange un hareng dans le jardin. Les scènes au Louvre, à l'hôpital. Ce moment dans les haricots avec la musique de Mozart - j'ai senti là un moment de plénitude de jeu. La scène de la pêche, on a vraiment eu du plaisir à la tourner. Jean voulait toutes les lumières du jour. On est restés 12 heures sur la barque, de 8h du matin à 8h du soir ! Sans bouger, sans même aller pisser. On n'a rien dit, rien demandé, on nous lançait des sandwiches. On était juste nous deux, Daniel et moi. Entre les prises, on discutait. On a passé un vrai moment de pêcheur. Mais ce moment-là a vraiment scellé aussi quelque chose entre nous...



Filmographie

- | | | |
|------|--|---|
| 2007 | DIALOGUE AVEC MON JARDINIER de Jean Becker
LADY JANE de Robert Guédiguian
LE CŒUR DES HOMMES 2 de Marc Esposito
FRAGILE(S) de Martin Valente | |
| 2006 | J'ATTENDS QUELQU'UN de Jérôme Bonnell | |
| 2005 | LE PRESENTIMENT
de Jean-Pierre Darroussin
LE CACTUS de Gérard Bitton et Michel Munz
COMBIEN TU M'AIMES ? de Bertrand Blier | 2002 |
| | | LE CŒUR DES HOMMES de Marc Esposito
AH ! SI J'ÉTAIS RICHE
de Gérard Bitton et Michel Munz
C'EST LE BOUQUET de Jeanne Labrune
LE RETOUR DU PRINTEMPS de Carlos Pardo |
| 2004 | TOUTE LA BEAUTÉ DU MONDE
de Marc Esposito
SAINT-JACQUES... LA MECQUE
de Coline Serreau | 2001 |
| | | MILLE MILLIÈMES de Rémi Waterhouse
MARIE-JO ET SES DEUX AMOURS
de Robert Guédiguian
UNE AFFAIRE PRIVÉE de Guillaume Nicloux |
| 2003 | CAUSE TOUJOURS de Jeanne Labrune
UN LONG DIMANCHE DE FIANÇAILLES
de Jean-Pierre Jeunet
MON PÈRE EST INGÉNIEUR
de Robert Guédiguian
FEUX ROUGES de Cédric Kahn | 2000 |
| | | 15 AOÛT de Patrick Alessandrini
L'ART (DÉLICAT) DE LA SÉDUCTION
de Richard Berry |



1999 ÇA IRA MIEUX DEMAIN de Jeanne Labrune
LA VILLE EST TRANQUILLE
de Robert Guédiguian
À L'ATTAQUE de Robert Guédiguian
INSÉPARABLES de Michel Couvelard
LA BÛCHE de Danièle Thompson

1998 C'EST QUOI LA VIE ? de François Dupeyron
QUI PLUME LA LUNE ? de Christine Carrière

1997 LE POULPE de Guillaume Nicloux
SI JE T'AIME, PRENDS GARDE A TOI
de Jeanne Labrune
À LA PLACE DU CŒUR de Robert Guédiguian
ON CONNAÎT LA CHANSON de Alain Resnais

1996 MARIUS ET JEANNETTE de Robert Guédiguian
UN AIR DE FAMILLE de Cédric Klapisch
César du Meilleur Second Rôle Masculin

1995 MON HOMME de Bertrand Blier
À LA VIE À LA MORT de Robert Guédiguian

1994 LE FABULEUX DESTIN DE MME PETLET
de Camille de Casabianca

1993 CACHE CASH de Claude Pinoteau

1992 CUISINE ET DÉPENDANCES de Philippe Muihl
RIENS DU TOUT de Cédric Klapisch

1991 L'AMOUR EN DEUX de Jean-Claude Gallotta

1990 MADO, POSTE RESTANTE
de Alexandre Adabachian

1989 DIEU VQMIT LES TIÈDES de Robert Guédiguian
MES MEILLEURS COPAINS de Jean-Marie Poiré

1985 KI LO SA ? de Robert Guédiguian
ON NE MEURT QUÉ DEUX FOIS
de Jacques Deray
ELSA ELSA de Didier Haudepin

1984 TRANCHES DE VIES de François Leterrier

1983 NOTRE HISTOIRE de Bertrand Blier

1981 EST-CE BIEN RAISONNABLE ?
de Georges Lautner

1980 CELLES QU'ON N'A PAS EUES
de Pascal Thomas
PSY de Philippe de Broca

Réalisateur cinéma

2006 LE PRESENTIMENT
Auteur et réalisateur
Prix du Premier Film Louis Delluc
Prix du Meilleur Premier Film
attribué par le Syndicat Français de la Critique de Cinéma

1993 C'EST TROP CON (court métrage)
Prix du Jury Européen au Festival d'Angers

Liste artistique

Le peintre Daniel Auteuil
Le jardinier Jean-Pierre Darroussin
Hélène Fanny Cottençon
Magda Alexia Barlier
La femme Hiam Abbass
Carole Élodie Navarre

Liste technique

Réalisateur Jean Becker
Producteur Louis Becker
D'après le roman de Henri Cueco aux Éditions du Seuil
Adaptation Jean Cosmos
Scénario Jacques Monnet
Dialogues Jean Becker
Image Jean Cosmos
Son Jean-Marie Dreujou, A.F.C.
Montage Jacques Pibarot
Décors Vincent Montrobert
Tableaux François Groult
Costumes Jacques Witta
Casting Thérèse Ripaud
Assistant réalisateur Olivier Suire Verley
Régie générale Annie Perier Bertaux
Directeur de production Sylvia Allegre
Maguy Aime
Denis Imbert, A.F.A.R.
Claire Langmann
Bernard Bolzinger